

Je ne me rappelle pas mon propre prénom.

Je me répète ces mots comme un mantra, m'efforçant de rester calme, de comprendre leur pleine signification. Détachée des amarres de mon ancienne vie, je ne peux maintenant être guidée que par le présent.

Je descends du train, j'emplis mes poumons de l'air frais de la campagne tout en avançant en zigzags en direction de la rue, suivant une file d'usagers à l'air las. Devrais-je en reconnaître certains ? C'est le tout début de l'heure de pointe. À ma gauche, une rivière traverse un pré, ses eaux peu profondes scintillant dans le soleil d'été. Des moutons bêlent au loin, des acclamations s'élèvent du terrain de cricket, à côté de l'église. Au-delà s'étendent des champs de colza, couleur de la moutarde anglaise. Plus loin encore se trouve le canal, avec des rangées de péniches aux couleurs vives amarrées le long du chemin de halage.

Le village n'est qu'à une heure de train de Londres, mais l'atmosphère y est très champêtre. Pastorale. J'emprunte le pont du chemin de fer et me dirige vers la rue principale, passe devant une boîte aux lettres, essayant de réfléchir. Je sais que je fais le bon choix. L'amnésie temporaire peut être provoquée par toutes sortes de choses – la drogue, l'alcool, peut-être les deux – mais le stress lié au travail en est l'une des causes les plus communes ; les voies neuronales usées sont coupées, bloquées par les débris d'une vie trépidante. Et dans de telles circonstances, le mieux est d'être chez soi. Le courrier sur le paillason, des lettres avec un nom sur les enveloppes.

Au Slaughtered Lamb, je tourne à droite dans une ruelle bordée de vieilles maisons aux toits de chaume. Je devrais être

soulagée d'être presque arrivée au bout de la rue où se trouve un petit cottage couvert de glycine, à la porte bleu canard, mais je ne le suis pas.

Je suis terrifiée.

J'essaie de m'imaginer en train de refermer la porte d'entrée derrière moi, puis de m'affaler sur le canapé avec un grand verre de sauvignon blanc et de regarder quelque chose de nul à la télévision. Sauf que je n'ai pas de clef. Devant la maison, je jette un coup d'œil d'un côté et de l'autre dans la rue, et j'entends soudain une voix derrière la porte d'entrée. Un accent américain. Je suis parcourue d'un frisson. Je m'avance vers la fenêtre et regarde à l'intérieur. Il y a deux personnes dans la cuisine. À contre-jour, leurs silhouettes se détachent sur la faible lumière qui tombe obliquement à travers la porte donnant sur le jardin, derrière elles. Je les regarde fixement, le souffle coupé. Mes yeux se posent sur un homme en train de hacher de la salade, sur l'îlot central, avec un grand couteau en acier dont la lame reflète la lumière. J'ai envie de tourner les talons, de remonter la rue en courant, mais je m'oblige à continuer à le regarder. Derrière lui, une jeune femme se tient devant l'évier et remplit une casserole d'eau.

Je retourne à la porte d'entrée, vérifie le numéro. C'est la bonne maison. Mes doigts tremblent trop pour que j'appuie sur la sonnette. Je referme les deux mains autour du heurtoir en fer forgé et j'en donne plusieurs coups sur la porte, la tête penchée en avant comme une suppliante en prière. *Om mani padme hum*¹. Pas de réponse. Je frappe de plus belle.

— J'y vais, dit l'homme.

Je fais un pas en arrière dans la ruelle et manque de perdre l'équilibre quand la porte s'ouvre.

— Je peux vous aider ? demande l'homme avec un sourire hésitant.

La tête me tourne. Nous nous regardons fixement pendant quelques instants, chacun scrutant l'autre pour déceler quelque

1. Mantra dit de la compassion, l'un des plus célèbres du bouddhisme.

chose sur son visage, une explication, un signe de reconnaissance. Je me rends compte que je retiens mon souffle. Il baisse les yeux sur ma valise, puis les relève vers moi. Je le regarde le plus longtemps possible – une, deux, trois secondes – et je me détourne.

Je sais que je devrais dire quelque chose, à ce stade – *Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites chez moi ? Par pitié, dites-moi que ce n'est pas vrai, pas après tout ce que j'ai traversé aujourd'hui !* – mais je garde le silence. Je suis sans voix.

— Nous ne sommes pas intéressés si vous vendez quelque chose, dit-il, s'apprêtant à refermer la porte. Désolé.

Je reconnais l'accent : l'inflexion présomptueuse, bien connue, de New York. Il jette un autre coup d'œil à ma valise. Il doit penser qu'elle est pleine de maniques et de housses de tables à repasser, ou de quoi que ce soit d'autre qui se vend en faisant du porte-à-porte, de nos jours.

— Attendez, dis-je, soulagée de pouvoir encore parler.

Ma voix le fait sursauter. Ai-je crié ? Un tintement aigu s'est mis à retentir dans mes oreilles.

— Oui ? fait-il.

Son visage est émacié, son expression vigilante, son bouc impeccable, ses yeux bleus sont profondément enfoncés, ses cheveux attachés en queue-de-cheval. Je sens que ce n'est pas dans ses habitudes de refermer la porte au nez d'un étranger.

— Qui est-ce, chéri ? appelle une voix derrière lui.

Elle a un accent anglais.

L'homme a un sourire intense et serein. Le visage de Fleur flotte devant mes yeux, l'esquisse d'un sourire dansant sur ses lèvres. Je pose deux doigts sur le tatouage que j'ai au poignet, caché sous la manche de mon chemisier. Je sais que nous en avons un chacune : une belle fleur de lotus, violette, partiellement épanouie. Si seulement je pouvais me souvenir de plus de choses.

Je réussis à dire :

— J'habite ici. J'étais en déplacement pour le travail. C'est ma maison.

— Votre maison ? demande-t-il, croisant les bras et s'adosant au chambranle de la porte.

Il est bien habillé – il porte une chemise à fleurs au col boutonné, un gilet fin anthracite, un jean de marque. Il semble trouver mon affirmation plus amusante qu'étrange, et il jette un coup d'œil dans la rue, cherchant peut-être une caméra cachée, un présentateur microphone à la main. Peut-être est-il simplement soulagé de constater que je n'essaie pas de lui vendre de l'aloë vera.

— Ma clef était dans mon sac à main, mais je l'ai perdue à l'aéroport, avec mon passeport, mon ordinateur portable, mon iPhone, mon porte-monnaie...

Je laisse ma phrase en suspens ; le bourdonnement dans mes oreilles est devenu insupportable.

— J'allais demander le double des clefs aux voisins, et ensuite je serais allée voir la police, pour signaler...

J'ai soudain la sensation que le sol se soulève sous mes pieds. Je me force à le regarder de nouveau, mais tout ce que je vois, c'est Fleur dans l'embrasure de la porte de son appartement, m'invitant à entrer. J'inspire profondément, j'imagine l'arbre de la Bodhi, une silhouette au repos sous ses branches sacrées et apaisantes. Ce n'est pas bon. Rien ne fonctionne. Je croyais pouvoir m'en sortir, mais je ne peux pas.

Tandis que mon corps chancelle de manière incontrôlable, je demande :

— Je peux entrer ? S'il vous plaît ?

Une main sur mon coude amortit ma chute.

2

— Elle est très belle.

— Je n'ai pas remarqué.

— Allez, elle est superbe.

— Elle a besoin d'aide.

— Le cabinet médical va rappeler d'ici un quart d'heure.

Je reste allongée là, les yeux fermés, et j'écoute. Ils sont dans la cuisine, où je les ai vus derrière la fenêtre, et je suis dans le petit salon, sur le devant de la maison. Sa voix à lui est ferme, assurée ; sa voix à elle plus hésitante, plus douce. Après m'être évanouie, à la porte, j'ai repris connaissance sur le canapé et échangé quelques mots avec la jeune femme, qui s'appelle Laura. Je lui ai assuré que cela allait, que j'avais juste besoin de fermer les yeux pendant quelques minutes jusqu'à ce que la sensation de vertige se calme. C'était il y a cinq minutes.

— Vous vous sentez mieux ? me demande Laura, revenant dans le salon.

— Un peu, dis-je, tournant la tête vers elle. Merci.

Elle a une grande tasse de thé à la menthe à la main. Je remarque que la manche de mon chemisier s'est plissée, révélant partiellement le tatouage de lotus.

— Je vous ai apporté ça, dit-elle en posant la tasse sur la table basse indienne, devant le canapé.

Sur un côté de la tasse est dessiné un chat en pleine posture de yoga. Je me redresse involontairement.

— Nous avons appelé le cabinet médical du village, continue Laura, jetant un coup d'œil à mon poignet. Le médecin va rappeler d'une minute à l'autre.

— Merci, dis-je encore, d'une voix faible.

— Vous avez encore la tête qui tourne ?

— Un peu.

Je tends la main vers le thé. Laura a entre trente et trente-cinq ans. Elle porte un legging trois quarts et un haut de sport fluorescent, comme si elle s'apprêtait à aller courir, et elle est en forme : elle est grande, ses ongles sont manucurés, ses cheveux relevés en un chignon, sa peau est resplendissante. Elle est presque trop belle pour être vraie, mais elle a des cernes prononcés sous les yeux.

— Tony m'a dit que vous pensiez que c'était votre maison, dit-elle, essayant de prendre un ton dégagé.

Je bois une gorgée de thé à la menthe, chaud et sucré, et j'espère qu'il dissipera l'effroi qui me glace le sang.

— Il m'a dit que vous vous apprêtiez à aller chercher un double des clefs. Chez nos voisins.

Elle a un petit rire forcé, bref, puis elle se détourne.

— C'est ma maison, dis-je dans un murmure, tenant la tasse au creux de mes mains pour me réchauffer.

Je la sens se hérissier. Elle ne laisse rien transparaître d'évident – elle semble trop gentille pour cela – mais je perçois une infime crispation. Tony, qui a dû nous écouter, apparaît dans l'embrasure de la porte entre le salon et la cuisine.

— Merci pour le thé, dis-je, désireuse de maintenir une atmosphère cordiale. Et merci d'avoir appelé le cabinet médical. Je suis sûre que ça va aller.

— Pas si vous persistez à croire que c'est votre maison, dit Tony.

Il sourit, mais sa voix trahit un certain instinct territorial. On voit encore mon tatouage. J'attends quelques secondes, puis je tire discrètement sur ma manche pour le couvrir.

Je bois une autre gorgée de thé et promène mon regard sur la pièce, basse de plafond. Tout est impeccable, parfaitement rangé. Il y a un poêle à bois dans une grande cheminée ; à côté, des bûches parfaitement cylindriques sont soigneusement empilées ; une petite bibliothèque contient une collection de livres de yoga et de développement personnel, rangés par

tailles ; les billes d'un jeu de solitaire sont à leur place, sur leur plateau en bois. Même les bâtonnets d'un diffuseur de parfum d'ambiance « Seychelles » de la marque White Company, sur le rebord de la fenêtre, sont parfaitement espacés les uns des autres. L'intérieur de la maison a peut-être changé, mais je connais ses proportions.

— Je suis venue ici parce que...

Je marque un temps d'arrêt, surprise par l'émotion dans ma voix.

— ... je traverse une période difficile, au travail. Aujourd'hui, alors que je revenais d'une conférence, mon sac à main a disparu, à l'aéroport. J'ai essayé de déclarer le vol, mais je n'arrivais pas à me souvenir de mon propre nom.

Je m'interromps de nouveau.

— Vous vous en souvenez, maintenant ? demande Laura, avant de regarder Tony. Cela arrive à tout le monde d'avoir un trou de mémoire.

Tony détourne les yeux.

Je secoue la tête. *Je ne me rappelle pas mon propre prénom.*

— À l'aéroport, je ne me souvenais que d'une seule chose : l'endroit où j'habitais. Je me suis dit que si j'arrivais à y aller, à regagner ma maison, ce sanctuaire, tout irait bien. La seule chose que je n'avais pas perdue était mon billet de train pour rentrer à la maison.

— Et votre valise, dit Tony, avec un geste en direction de l'entrée, où elle se trouve. Où avait lieu la conférence ?

Il est plus intéressé, maintenant, moins sur la défensive.

Je sens les larmes me monter aux yeux et ne fais rien pour les refouler.

— Je ne sais pas.

— Ça va aller, dit Laura en s'asseyant à côté de moi sur le canapé.

Je m'aperçois que je lui suis reconnaissante de passer son bras autour de mes épaules. La journée a été dure.

— Il devrait y avoir une étiquette sur la poignée, dit Tony en se dirigeant vers la valise.

— Elle a été arrachée. Avant que je ne récupère la valise sur le tapis roulant.

Il me regarde alors que ma voix tremblote. Je me vois dans le hall des arrivées, assise sur un chariot abandonné, à regarder la même demi-douzaine de valises tourner en rond. Enfin, la mienne était apparue, devant un grand paquet informe emballé dans du plastique noir et du ruban adhésif. Une image de Fleur s'était imposée brièvement à moi, son corps replié sur lui-même comme celui d'une contorsionniste, tout en coudes et en genoux.

— Et vous ne vous rappelez vraiment pas où avait lieu la conférence ? me demande Tony.

— Peut-être à Berlin...

Une autre image de Fleur m'apparaît : elle danse comme une folle, les yeux brillants. Je cligne des yeux et elle disparaît, perdue dans le vide.

— À Berlin ? répète-t-il, incapable de dissimuler son étonnement. C'est un début. Quelle compagnie aérienne ?

— Je suis arrivée au terminal 5.

— British Airways. Vous savez à quelle heure ?

— Ce matin.

— Tôt ?

— Je n'en suis pas sûre. Je suis désolée. Je suis venue directement ici. Peut-être en fin de matinée ? Ce midi ?

— Et vous ne vous souvenez pas de votre propre nom ?

— Tony, intervient Laura.

Je me remets à sangloter, effrayée d'entendre quelqu'un d'autre le dire. Je dois rester forte, y aller pas à pas. Laura me serre de nouveau contre elle.

— Tout ce que je sais, c'est que c'est ma maison, dis-je en me tamponnant les yeux avec le mouchoir en papier qu'elle me donne. Pour le moment, c'est tout ce dont je me souviens. De ma propre maison.

— Mais vous savez bien que c'est impossible, dit Tony. Je peux vous montrer les actes de propriété.

— Ça va aller, dit encore Laura, regardant de nouveau Tony qui s'assied sur l'autre canapé, en face de nous. Nous devrions

appeler la police, continue-t-elle, laisser notre numéro, au cas où quelqu'un retrouverait vos papiers, à l'aéroport.

Il y a un silence et ses mots retombent comme de la poussière sur la pièce.

— Ce n'est pas la peine, je suppose, dit Tony au bout de quelques secondes d'une voix plus calme. Pas si elle ne sait plus comment elle s'appelle.

Un autre silence. Il faut que je leur dise tout ce que je sais de cette maison, que j'évoque tous les détails dont j'arrive à me souvenir.

— Ma chambre est à l'étage, sur la gauche, l'autre est en face sur le palier, elle est juste assez grande pour un lit de deux personnes, dis-je. Elle est à côté de la salle de bains, où il y a une cabine de douche dans un coin, une baignoire sous la fenêtre. Il y a une autre petite pièce au-delà de la salle de bains, c'est plus un espace de rangement qu'une chambre, et au-dessus, il y a le grenier.

Laura regarde Tony, qui me fixe d'un air incrédule. J'ajoute :

— Au fond du jardin, il y a une dépendance en brique, parfaite pour un bureau. Et il y a une douche dans les toilettes du rez-de-chaussée.

Je m'apprête à continuer, à mentionner le cellier qui donne sur la cuisine, mais le téléphone sonne.

— Ce doit être le cabinet médical, dit Laura, décrochant le téléphone qui se trouve sur la table basse, devant nous.

Je sens qu'elle se réjouit de cette interruption.

Je reste assise en silence pendant que Laura parle au médecin de la jeune femme qui vient d'arriver sur le pas de leur porte et qui prétend habiter chez eux. Tony lui frotte le bas du dos tandis qu'elle parle. Je détourne le visage, ferme les yeux. C'est beaucoup trop pour moi.

— Oui, elle dit qu'elle ne se rappelle pas comment elle s'appelle... d'où elle vient... Elle dit qu'elle habite ici... Je ne lui ai pas demandé.

Elle pose une main sur le combiné.

— Elle me demande votre date de naissance... ?

L'expression de Laura suggère qu'elle sait déjà que la question est inutile. Je secoue la tête.

— Elle ne s'en souvient pas.

Laura écoute un moment son interlocutrice avant de reprendre la parole :

— Elle a perdu son passeport à l'aéroport, avec ses cartes bancaires, son ordinateur portable...

Elle me jette un coup d'œil.

— ... et tous ses autres papiers d'identité.

Je hoche la tête. Elle écoute de nouveau, plus longtemps, cette fois. Je crois qu'elle connaît bien le médecin ; peut-être même sont-elles amies.

— Merci, Susie. C'est gentil.

Elle raccroche.

— Le docteur Patterson, qui est l'une des médecins remplaçants, va vous recevoir ce soir. Pour me rendre service. Elle voulait que vous alliez directement aux urgences pour vérifier qu'il n'y a pas de causes physiques à votre amnésie – blessure à la tête, AVC, ce genre de choses – mais j'ai réussi à la convaincre de ne pas vous y envoyer. Nous avons passé un moment horrible là-bas la semaine dernière, n'est-ce pas, chéri ?

Elle regarde Tony, qui hoche la tête d'un air compatissant.

— Nous y avons passé six heures, dit-il.

Je tressaille à l'idée de passer un si long moment à l'hôpital.

— Comme vous n'êtes pas une patiente du cabinet, je vous ai pris un rendez-vous à mon nom.

— Merci, dis-je.

— Elle est peut-être patiente là-bas, suggère Tony.

— Je ne sais pas, dis-je. Je suis vraiment désolée... de débarquer, comme ça.

— Avez-vous entendu parler de quelque chose appelé amnésie psychogène ? demande Laura.

Tony la regarde.

— Susie, le docteur Patterson vient de m'en parler. Un traumatisme ou un grand stress peut provoquer une perte de mémoire temporaire. Une fugue dissociative, je crois qu'elle a

appelé ça. Elle vous en dira plus à ce sujet. La mémoire revient, cela dit. Avec le temps. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter.

Elle me touche la main.

— Tant mieux, dis-je. Puis-je utiliser vos toilettes ?

— Bien sûr.

— Vous savez où elles sont, dit Tony, s'écartant pour me laisser passer.

Je ne réponds pas. Première porte à gauche en sortant de la cuisine.

3

Quand je reviens dans la pièce, Tony est au téléphone, il attend qu'on lui passe quelqu'un. Il me tourne le dos quand il me voit.

— Tony appelle le poste de police de l'aéroport de Heathrow, dit Laura. Pour les prévenir de la perte de votre sac à main. Leur dire que vous êtes ici et que vous avez des problèmes de mémoire. Je suis sûre que la douane pourra vérifier, voir qui est arrivé de Berlin aujourd'hui, comparer votre photo à leurs enregistrements.

— On m'a mis en attente, on va me passer la police du terminal 5 de Heathrow, dit Tony, levant les yeux au ciel, une main sur le combiné. Ça ne donne pas particulièrement confiance, n'est-ce pas ?

Son agacement semble se dissiper quand il me regarde.

— Comment vous sentez-vous ? me demande-t-il.

Je souris faiblement et m'assieds à côté de Laura sur le canapé.

— À quelle heure avons-nous rendez-vous chez le médecin ?

Laura jette un coup d'œil à sa montre, une Fitbit violette.

— Dans vingt minutes. Je me demandais : y a-t-il quelqu'un que nous pourrions appeler ? Vos parents, peut-être ? Des amis ? Un compagnon ?

Je baisse les yeux. Ma lèvre inférieure commence à trembler.

— Je suis désolée, dit Laura. Cela reviendra. Vous devez juste lâcher prise.

— Ce n'est pas trop tôt ! dit Tony, s'éloignant vers la cuisine avec le téléphone.

Il jette un coup d'œil à Laura par-dessus son épaule et sourit.

— Il n'aime pas particulièrement la police, explique-t-elle,

incapable de contenir un petit rire nerveux, reportant son attention sur moi. Il n'arrête pas d'avoir des contraventions pour excès de vitesse.

— J'avais bien une amie, dis-je. J'avais une photo d'elle dans mon sac à main.

— Savez-vous où elle habite ? me demande Laura, encouragée. Nous pourrions l'appeler.

— Elle est morte.

Je marque un temps d'arrêt, essayant de me rappeler le visage de Fleur. Puis je la vois, les genoux ramassés contre la poitrine, dans la baignoire, en train de pleurer. Je cherche à me rappeler davantage, mais l'image se dissout.

— C'est tout ce que je sais, ajouté-je.

— Oh...

Dans le silence gêné qui s'ensuit, nous écoutons toutes les deux Tony parler au téléphone, dans la cuisine. Il explique que mon sac à main a disparu et que je ne me souviens pas de mon nom, et il me décrit brièvement, jetant un coup d'œil dans notre direction à travers la porte vitrée.

— Cheveux bruns, courts, entre vingt-cinq et trente ans ? Un tailleur, une valise... Nous allons regarder dedans... Elle est arrivée au terminal 5 en fin de matinée, peut-être à midi. Un vol British Airways depuis Berlin... Elle a dit qu'elle l'avait perdu, ou qu'on lui avait volé, dans le hall des arrivées.

Cette fois encore, entendre quelqu'un d'autre faire une description de moi me donne la nausée. Laura perçoit mon malaise et me pose une main sur l'avant-bras. Elle est très tactile. Son visage est proche du mien. Trop proche.

— Un autre thé ?

— Non, merci.

— Et si nous ouvrons votre valise ?

J'esquisse un mouvement pour me lever, mais Laura est déjà debout.

— Je vais la chercher, dit-elle.

Elle revient dans la pièce avec la valise à roulettes au moment où Tony raccroche et nous rejoint.

— Ils m'ont donné l'adresse d'un site Internet où tous les objets trouvés à l'aéroport sont répertoriés, nous dit-il, mais ne comptez pas trop là-dessus : il faut attendre jusqu'à quarante-huit heures pour qu'un objet soit ajouté à la liste.

— Et son nom ? Est-ce qu'ils vont vérifier les listes des passagers ? demande Laura.

— Ils ont mieux à faire. Personne n'est en danger, il n'y a aucune menace pour la paix. Ils m'ont dit que c'était plus une affaire pour les services sociaux. Il y a quelque chose dans la valise ?

Laura me laisse l'ouvrir.

— Je crois qu'il n'y a que des vêtements, dis-je en m'agenouillant et en soulevant le couvercle de la valise.

Sur le dessus, il y a deux petites culottes noires, un caraco crème et un soutien-gorge noir. Laura lève les yeux vers Tony, qui reste en retrait, à distance respectueuse. Je fouille dans les vêtements qui se trouvent en dessous : il y a un autre tailleur, comme celui que je porte, dont la veste est soigneusement pliée sur la jupe, trois chemisiers, un jean, deux tee-shirts, un autre soutien-gorge, une paire de chaussures à talons, deux livres de poche, une boîte de tampons, une trousse de toilette, une tenue de sport, un sac en plastique contenant des collants sales, et un tapis de yoga roulé sur lui-même.

— Vous devez être partie de chez vous depuis un moment, dit Laura.

— On dirait, dis-je, cherchant plus frénétiquement. Il doit bien y avoir quelque chose dans cette valise qui me dira qui je suis.

— Vous faites du yoga ?

— Il semblerait, dis-je sans cesser de fouiller dans mes affaires.

Om mani padme hum.

— Je suis instructrice de yoga. Vinyasa. Nous pourrions peut-être en faire une séance ensemble. Cela vous aiderait peut-être.

— Oui, c'est une bonne idée.

Laura me fait me sentir horriblement coupable. Depuis le moment où je suis arrivée sur le pas de sa porte, elle est la

gentillesse incarnée. Je m'assieds sur mes talons et referme couvercle de la valise dans un geste résigné.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle, posant à nouveau une main sur mon bras.

— Pas d'agenda ? demande Tony en s'asseyant à côté de Laura sur le canapé. Une note d'hôtel, peut-être ?

— Je crois que tout était dans mon sac à main. Désolée.

— Ce n'est pas votre faute, dit Laura.

— Je peux vous demander quelque chose ?

Tony jette un coup d'œil à Laura. J'ai l'impression qu'elle s'inquiète parfois de ce qu'il va dire.

— Vous rappelez-vous quoi que ce soit de ce qui s'est passé plus tôt dans la journée ? Vous rappelez-vous avoir frappé à notre porte il y a une demi-heure ?

Je hoche la tête.

— Vous souvenez-vous du trajet jusqu'ici ?

— Oui.

— Mais pas du vol ?

— Non.

— Tony ? intervient Laura en lui posant une main sur le genou.

Il met sa main sur la sienne.

— Ce n'est rien, dis-je.

Laura a une attitude protectrice envers moi, ce qui est gentil de sa part, mais je dois pourtant répondre aux questions de Tony, même si cela m'est difficile.

— Je crois que c'est arrivé quand je suis allée au bureau des objets trouvés. C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à avoir l'impression de perdre pied, quand l'employé m'a demandé mon nom et que je n'ai pas pu le lui dire.

— Ça ne m'étonne pas, dit Laura. Cela a dû être très déroutant.

— Un cauchemar, acquiesce Tony, d'un ton plus compatissant.

— Je me rappelle quand ma valise est arrivée sur le tapis roulant, quelques minutes plus tôt, mais... rien avant ça.

Je suis de nouveau prise de vertiges.

— Et vous n'avez aucun souvenir de votre famille ? demande Tony.

— Je crois que nous devrions arrêter, dit Laura en se levant. Attendre qu'elle soit examinée par un médecin. C'est l'heure d'y aller.

— Ça va, je vous assure, dis-je.

Je regarde Tony, qui m'observe attentivement.

— Et votre prénom ? Rien ?

Je secoue la tête.

— Vous avez un air à vous appeler Jemma, je trouve, reprend-il, se laissant aller en arrière sur le canapé. Oui, vraiment !

Je hausse les épaules.

— Je n'en sais rien.

— Jemma avec un J.

Laura nous regarde tour à tour.

— Vous pouvez dormir ici, si vous voulez, dans la chambre d'amis, ajoute-t-il, avec le même sourire serein qu'il m'a lancé un peu plus tôt, quand je me tenais sur le seuil. Pendant quelques jours, le temps de régler vos problèmes. Cela ne doit pas être facile, pour vous.

— Tout à fait, dit Laura.

Je sens qu'elle attendait qu'il me fasse cette proposition.

— Pas de droit de préemption, par contre, précise-t-il.

Je crois qu'il plaisante.

Une minute plus tard, nous sommes dans l'entrée. Je suis nerveuse à l'idée de sortir, de quitter la maison et de replonger dans le monde extérieur. Laura perçoit mon appréhension.

— Ça va aller, dit-elle, je vous accompagne.

— Je suis sûr que le médecin va être en mesure de vous aider, dit Tony. Elle est douée. Et elle vous garantira que nous habitons ici.

Au moment où nous ouvrons la porte, un homme passe dans la rue.

— Bonsoir, dit-il à Laura. Vous êtes bien installés ?